

Carlos Núñez, un Galicien en Bretagne

Sphères Régions N°3 - Les Bretons
Hadrien Hubert

« Par delà les frontières, « le virtuose de la gaita » rassemble.

Regard vif, sourire rieur, sa silhouette élancée et ses longs cheveux bruns virevoltent au rythme de ses accords. Son énergie déplace les foules et laisse un souvenir impérissable à celui ou celle qui le croise : « *C'est une référence pour tout musicien galicien, affirme Pablo Seoane, luthier et gaitero de Saint-Jacques de Compostelle.* »



Connue pour ses paysages, sa culture et ses mythes, la Galice, au nord-ouest de l'Espagne, est considérée comme la Bretagne espagnole. Symbole des liens entre les deux régions, Carlos Núñez, artiste galicien, est lié depuis son enfance à la Bretagne. Esquisser son portrait permet de tracer, en filigrane, les ponts entre ses terres d'origine et d'adoption. Texte Hadrien Hubert

CARLOS NÚÑEZ

UN GALICIEN
EN BRETAGNE

L'annonce n'est pas encore tombée que, déjà, la rumeur parcourt la cité portuaire. Carlos Núñez est en ville. En août 2022, pour sa centième édition, le festival des Filets bleus de Concarneau (Finistère) s'est ouvert sur le show du musicien galicien, vénéré en Bretagne. D'ordinaire cornemuse à l'épaule, Marie Le Cam se trouve parmi les dix mille personnes présentes ce soir-là : « *Quand on vient voir Carlos, on ne vient pas juste apprécier quelqu'un qui joue de la musique. Sa communion avec le public est si belle, si énergique, il y a une aura qui se dégage de lui.* » Plus d'un million de disques vendus, un concert devant le pape, des collaborations nombreuses et avec les plus grands : Carlos Núñez est une *popstar*. Son talent irradie sa discipline, sa précocité en a étourdi plus d'un et sa magie opère instrument en main.

Depuis Vigo, en Galice, il s'est affirmé loin de l'Espagne hispanisante, terre du *flamenco* et du *paso doble*. Sa région natale, la Galice, au nord-ouest de la péninsule ibérique, borde l'Atlantique et ses racines celtes ressurgissent dans son art : « *Je crois pleinement en la musique celtique. L'histoire construite par les peuples atlantiques doit nous rendre fiers et on se doit de la défendre* », assure-t-il. Par delà les frontières, « le virtuose de la *gaïta* » [ndlr : une cornemuse espagnole] rassemble. Regard vif, sourire rieur, sa silhouette élancée et ses longs cheveux bruns virevoltent au rythme de ses accords. Son énergie déplace les foules et laisse un souvenir impérissable à celui ou celle qui le croise : « *C'est une référence pour tout musicien galicien, affirme Pablo Seoane, luthier et gaïtero de Saint-Jacques de Compostelle. Il est l'un des meilleurs musiciens du monde, toutes musiques confondues.* »

Lorient, premier rendez-vous avec la Bretagne

C'est en 1971, à Vigo, que Carlos Núñez a vu le jour, soit la même année que le Festival interceltique de Lorient (FIL), la grand-messe de la musique celte. Faut-il y voir une coïncidence heureuse ou un signe du destin ? Lorient est le lieu où il bâtira sa légende. Celui qu'on surnommait le « nouveau roi des Celtes » n'a alors que treize ans lorsqu'il est invité à se produire en soliste avec sa *gaïta gallega* [ndlr : cornemuse galicienne] devant une foule pas encore acquise à sa cause. Tonalité rauque et criarde pour les profanes, la *gaïta* est différente du biniou breton ou de la *highland bagpipe* écossaise. Il en existe une multitude de sortes selon les pays, de l'Europe centrale à l'Amérique Latine en passant par l'Afrique du Nord. En devenant le premier Galicien à s'imposer au trophée MacCrimmon de *gaïta*, la plus haute distinction pour un souffleur de cet instrument, Carlos Núñez s'affirme à dix-huit ans comme une référence de la musique celte. « *C'est notre Prix Nobel, le trophée que tout joueur de gaïta rêve de gagner*, s'exalte Diego Prieto, Tradigaita sur YouTube et quatrième du concours MacCrimmon l'an passé. *Après une série d'épreuves, seuls quatre Galiciens représenteront notre région au FIL. On doit maîtriser un répertoire traditionnel de Bretagne, des Asturies et de Galice, le niveau est très élevé.* »

Quant au jury, il mesure « *la qualité de l'interprétation aux accords et au doigté des participants* », résume Pablo Seoane, délégué de la Galice à Lorient, « nation » celte invitée chaque année. Soliste en devenir ou accompagné par des artistes chevronnés, Carlos Núñez a fait du FIL un marqueur incontournable dans sa carrière :





« C'est une grande histoire d'amour entre le festival et Carlos, se réjouit le directeur artistique, Jean-Baptiste Mauras. Certains Lorientais aimeraient que je l'invite chaque année mais malheureusement, je ne peux pas. [Rires.] À chaque concert de Carlos, le stade est rempli. C'est une véritable bête de scène qui emporte la foule avec lui. »

D'un Finis Terræ à l'autre

Depuis Maria Casarès, figure du théâtre français, qui a laissé une partie de son cœur à Camaret, dans le Finistère, plus aucun autre artiste galicien ne s'était autant attaché à sa terre d'adop-

tion. Entre Carlos Núñez et la Bretagne, c'est une idylle qui dure, construite sur la fidélité et l'admiration mutuelle. « Je dois tout à cette région, s'émeut-il. Quand je suis en Bretagne, je suis au paradis, mon paradis. Je m'y suis toujours senti libre et reconnu comme un artiste. » En participant à L'Héritage des Celtes, probablement la plus grande représentation de musique celte contemporaine, Carlos Núñez s'est frotté aux légendes de la musique bretonne : Dan Ar Braz, Alan Stivell ou Gilles Servat, « des sources d'inspiration », lance-t-il, enthousiaste. « Le Jimi Hendrix de la gaïta » rend la pareille à ses compères bretons en les



invitant dans l'album *Un Galicien en Bretagne*, sorti en 2003. Pour la préparation de cette œuvre, Carlos Núñez multiplie allées et venues en Bretagne durant trois ans pour rendre hommage à son autre Finistère.

Son père, lui aussi musicien, anti-franquiste exilé à Paris, lui a fait découvrir ce qui deviendra « sa deuxième maison ». Carlos Núñez Senior est même à l'origine du jumelage Lorient-Vigo en 1983. À ce jour, une dizaine d'autres sont actifs entre des communes bretonnes et galiciennes. Plus de trente ans de relations entre Lesneven et As Pontes, presque autant entre Guérlédan et Sar-

ria. En 2010, Carlos Núñez est devenu président d'honneur du jumelage Quimper-Ourense. Sans oublier les échanges des universités galiciennes de Vigo, Lugo et La Corogne avec celles de Rennes et de Brest.

Si les liens sont aussi féconds, c'est parce que la Bretagne et la Galice sont marquées par une identité commune, qui se situe quelque part entre la croyance populaire et la vérité historique. Reliées par l'arc Atlantique—des Highlands écossais jusqu'au cœur du Portugal—, ces cousines du golfe de Gascogne partagent un positionnement géographique à l'extrême ouest : « *Les deux régions sont des Finis Terræ, des terres du bout du monde, ouvertes sur la mer. Les côtes sont rocheuses et granitiques et les paysages verdoyants : des anomalies à l'échelle de leur pays* », synthétise Françoise Dubosquet, professeure émérite en études ibériques contemporaines à l'université de Rennes II. La « Bretagne espagnole », réputée pour être le havre des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, s'est nourrie de fantasmes celtes qui entourent le territoire breton. Les légendes de la table ronde de la forêt de Brocéliande, à la lisière de Rennes, trouvent un écho en Galice, à O Cebreiro. Au XIV^e siècle, l'église du village aurait ainsi été le théâtre d'un miracle : l'hostie a été transformée en chair et le vin en sang. Depuis, l'histoire de cette bourgade nichée à 1.300 mètres d'altitude est liée à celle du Saint-Graal, dont le calice orne le drapeau galicien.

Symbole de l'interceltisme

Terre d'imaginaire littéraire, la Galice fait de son pendant français un objet de convoitises. L'un de ses plus grands poètes, Alvaro Cunqueiro, a retranscrit sa vision de la Bretagne faite de « *fantômes, sorcières, saints et de héros* ». Ses *Chroniques du sous-chantre* (1956) font infuser l'identité bretonne dans la société galicienne. Parti sur les traces du mythe arthurien en arpentant le Morbihan, Cunqueiro croise la route de Polig Montjarret en 1964, l'un des rénovateurs de la musique bretonne. Après la seconde guerre mondiale, le mouvement breton tombe en décrépitude, notamment en raison de sa collaboration avec l'occupant allemand. Nombre de militants voient le champ culturel comme un moyen de raviver la flamme. Alors sonneur novice, Polig Montjarret devient le détonateur d'un regain salutaire pour la musique. En s'inspirant du pipe band écossais, il fonde le premier bagad de l'histoire [ndlr : voir article p.20]. Cet

ensemble de bombardes, cornemuses, et autres caisses claires fait aujourd'hui la fierté du folklore culturel breton. Des années 1960 jusqu'à sa mort, Montjarret s'en va visiter d'autres cultures celtes : l'Irlande, plus de deux cents fois, le Pays de Galles et aussi la Galice. C'est à cette occasion qu'il rencontre Carlos Núñez, seize ans, auquel il lègue la bible de la musique traditionnelle, le *Toniou Breizh-izel*. Les voyages de Montjarret et consorts bâtissent la naissance d'un courant qui réunit les peuples celtes entre eux, l'interceltisme, à dominante culturelle.

Nationalité affirmée pour certains, approximation identitaire pour d'autres, l'interceltisme trouve sa plus fière représentation dans les traits artistiques de Carlos Núñez : « *L'interceltisme moderne prend toute sa dimension dans la musique, je l'appelle la mondialisation positive* », juge la star galicienne. « *Il est ouvert sur le monde tout en étant ancré dans sa région d'origine. Quand il vient en Bretagne, au-delà de sa sympathie et de son talent, on sent qu'il a envie d'être connecté aux autres* », explique Marie Le Cam, qui a accompagné Carlos Núñez dans divers bagadoù bretons. Pour les initiés de la musique celte, l'artiste espagnol élargit les horizons, puisant et cultivant ses spécificités dans d'innombrables civilisations. En Irlande tout d'abord, avec le légendaire groupe de folk The Chieftains. La relation père-fils que Carlos Núñez a développé avec Paddy Moloney, le leader du groupe, a changé sa carrière à jamais. « *Un soir, Polig Montjarret est arrivé au stage [à Plomeur, Finistère] avec Paddy Moloney qui fêtait ses cinquante ans : cinquante Guinness pour lui*

et autant de whiskies pour Polig ! Patrick Molard [son professeur de cornemuse] m'a alors demandé de jouer un morceau de gaïta pour Paddy. Ça a été un moment magique pour moi », retrace Carlos Núñez dans un article du magazine *ArMen*, publié en 2003. Quelques faits d'armes plus tard, le Galicien est devenu le septième Chieftain lors de tournées mondiales. Un privilège accordé à peu de musiciens non-britanniques.

Symbole interceltique pour beaucoup, Carlos Núñez a produit son deuxième album *Os Amores Libres* (1999) dans dix pays. Il établit alors des ponts entre musiciens irlandais, portugais, allemands ou encore israéliens. Peut-être doit-il son goût pour l'ailleurs à l'histoire de sa région, connue pour être une terre d'émigration, principalement en Amérique Latine. « *Buenos Aires serait la plus grande ville de Galice* », lâche ironiquement Françoise Dubosquet, également consule d'Espagne en Bretagne, tant les Galiciens se sont imprégnés du territoire argentin au cours des siècles passés. Mais la Bretagne n'est pas en reste, Carlos Núñez en fait « sa Galice idéale ». Il considère la région qui l'a consacré comme plurielle : « *Je ne reste jamais assez longtemps en Bretagne, il y a encore tant de choses à découvrir. Il y a plein de petits coins, de terroirs et de microclimats, plein de gens avec beaucoup de fierté, de sagesse et de valeurs à transmettre*, dit-il, ravi de ses fausses origines bretonnes. *J'aime bien l'idée selon laquelle il n'y a pas seulement une Bretagne mais plusieurs.* » En témoigne l'ode à la musique celte à laquelle il a participé en 1999, à Paris-Bercy : *Bretagnes*. ■

**« Je dois tout à cette région.
Quand je suis en Bretagne, je suis au paradis,
mon paradis. Je m’y suis toujours senti
libre et reconnu comme un artiste. »**

Carlos Núñez

CONTACT